GUILLAUME TELL,

OPÉRA EN QUATRE ACTES,

PAROLES DE MM. JOUY ET HIPPOLYTE BIS;

MUSIQUE DE M. ROSSINI;

BALLETS DE M. PETIPAS, DÉCORS DE M. CICERI.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Académie royale de Musique, le 3 août 1829.

CINQUIÈME ÉDITION.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

GUILLAUME TELL, ARNOLD MELCTHAL, WALTER FURST, Suisses conjurés	MM. BONNEHÉE. GUEYMARD. OBIN.
MELCTHAL, père d'Arnold	COULON.
JEMMY, fils de Guillaume Tell	Mlle RIBAULT.
GESLER, gouverneur des cantons de Schwitz et d'Uri	MM. GUIGNOT.
RODOLPHE, chef des archers de Gesler	KŒNIG.
RUODI, pêcheur	BOULO.
LEUTHOLD, berger	F. PRÉVOT.
MATHILDE, princesse de la maison de Hapsbourg, destinée au gouverneur de la Suisse	Mlle HAMAKERS.
HEDWIGE, femme de Guillaume Tell	Mme ELMIRE.

TROIS FIANCÉS ET LEURS COMPAGNES, PAYSANS ET PAYSANNES DES TROIS CANTONS, CHEVALIERS ALLEMANDS, PAGES, DAMES D'HONNEUR DE LA PRINCESSE, CHASSEURS, GARDES DE GESLER, SOLDATS AUTRICHIENS, TYROLIENS ET TYROLIENNES.

La scène se passe à Burglen, canton d'Uri.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la maison de Guillaume Tell à droite; à gauche débouche le torrent de Schachental, sur lequel un pont est jeté; une barque est attachée au rivage. Des paysans entourent de verdure des cabanes destinées à trois nouveaux ménages, d'autres se livrent à divers travaux agrestes; Jemmy s'essaie à tirer de l'arc; Guillaume, pensif et appuyé sur sa bêche, est arrêté au milieu d'un sillon; Hedwige, assise près d'un chalet, assemble les joncs d'une corbeille et regarde alternativement son époux et son fils.

SCÈNE I.

GUILLAUME TELL, HEDWIGE, JEMMY, LE PÊCHEUR, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

Quel jour serein le ciel présage!
Célébrons-le dans nos concerts;
Que les échos de ce rivage
Élèvent nos chants dans les airs!
Par nos travaux rendons hommage
Au Créateur de l'univers.

QUATUOR.

LE PÊCHEUR, *dans sa barque.*

Accours dans ma nacelle,
Timide jouvencelle;
Du plaisir qui t'appelle
C'est ici le séjour.
Je quitte le rivage;
Lisbeth, sois du voyage.
Viens : le ciel sans nuage
A promis un beau jour.

GUILLAUME, à demi-voix.

Il chante en son ivresse
Ses plaisirs, sa maîtresse;
De l'ennui qui m'oppresse
Il n'est pas tourmenté.
Quel fardeau que la vie!
Pour nous plus de patrie!
Il chante, et l'Helvétie
Pleure sa liberté.

LE PÊCHEUR.

Des fleurs ceignent sa tête;
Leur puissance secrète,
Conjurant la tempête,
Nous répond du retour.
Et toi, lac solitaire,
Témoin d'un doux mystère,
Ne dis pas à la terre
Les secrets de l'amour.

HEDWIGE et JEMMY.

Son imprudent courage,
Se jouant de l'orage,
A côté du naufrage
Ne pense qu'au retour.
Vers l'écueil qu'on redoute
S'il dirigeait sa route,
Des chants de mort, sans doute,
Suivraient ses chants d'amour.

(On entend le ranz des vaches.)

LE CHOEUR.

On entend des montagnes
Le signal du repos;
La fête des campagnes
Abrége nos travaux.
Cette fête champêtre,
Qu'ignore l'œil du maître,
Nous fera reconnaître
Le doux pays natal.

SCÈNE II.

LES MÊMES; LE VIEUX MELCTHAL, appuyé sur son fils ARNOLD, descend de la colline.

LE CHOEUR.

Salut, honneur, hommage
Au vertueux Melcthal!

HEDWIGE.

La fête des pasteurs, selon l'antique usage,
De trois jeunes amants fait trois heureux époux.

ARNOLD, à part.

Des amants, des époux!
Ah! quel penser m'assiége!...

HEDWIGE.

Bénis par vous.

MELCTHAL.

Par moi?

HEDWIGE.

Vous nous bénirez tous.

GUILLAUME.

De l'âge et des vertus c'est le saint privilége.
Et des bienfaits du ciel un présage bien doux.

MELCTHAL.

Pasteurs, que vos accents s'unissent,
Qu'au loin vos trompes retentissent!
Célébrez tous, en ce beau jour,
Le travail, l'hymen et l'amour.

CHOEUR D'HOMMES.

Pasteurs, que nos accents s'unissent,
Qu'au loin nos trompes retentissent!
Célébrons tous, en ce beau jour,
Le travail, l'hymen et l'amour.

CHOEUR DE FEMMES.

Aux chants joyeux qui retentissent
Que nos accents plus doux s'unissent!
Célébrons tous, en ce beau jour,
Le travail, l'hymen et l'amour.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Près des torrents qui grondent,
Que les cors se répondent!
Que l'écho de ces monts,
Retenant nos chansons,
En reporte les sons
Aux forêts, aux vallons!
Près des torrents qui grondent,
Que les cors se répondent!
Célébrons par nos jeux
Et l'hymen et ses feux;
Des pasteurs amoureux
Célébrons les doux nœuds,
Et volons auprès d'eux.

(Le chœur sort.)

SCÈNE III.

GUILLAUME, MELCTHAL, ARNOLD, HEDWIGE, JEMMY.

GUILLAUME.

Contre les feux du jour que mon toit solitaire
Vous offre un abri tutélaire!
C'est là que dans la paix ont vécu mes aïeux,
Que je fuis les tyrans, que je cache à leurs yeux
Le bonheur d'être époux, le bonheur d'être père.

MELCTHAL, à Arnold.

Le bonheur d'être père!

(Il embrasse son fils.)

Tu l'entends, ô mon fils! c'est le suprême bien.
Veux-tu tromper toujours les vœux de ma vieillesse?
La fête des pasteurs, par un triple lien,
Va consacrer, dans ce jour d'allégresse,
Le serment de l'hymen, et ce n'est pas le tien!

(Le vieux Melcthal entre dans un chalet avec Guillaume, Hedwige et Jemmy.)

SCÈNE IV.

ARNOLD, seul.

Mon hymen! a-t-il dit? jamais, jamais le mien!
Que ne puis-je taire à moi-même
De quel fatal objet tous mes sens sont épris!
Toi, dont le front aspire au diadème,
O Mathilde! je t'aime,
Je t'aime, et je trahis
Mon devoir et l'honneur, mon père et mon pays!
Contre l'avalanche rapide
Ma force te servit d'égide;
Je te sauvai, toi, la fille des rois;
Toi qu'une puissance perfide
Destine à nous donner des lois!
Ivre d'un fol espoir, ma jeunesse insensée
A prodigué son sang pour des maîtres ingrats :
Avoir connu sous eux la gloire des combats,
Voilà ma honte! aussi, mes pleurs l'ont effacée :
Par un funeste amour ne la rappelons pas.
Mais quel bruit! des tyrans qu'a vomis l'Allema-
Le cor sonne sur la montagne. [gne.
Gesler est là; Mathilde l'accompagne.
Il faut encor la voir, entendre encor sa voix :
Soyons heureux et coupable à la fois!

SCÈNE V.

GUILLAUME, ARNOLD.

DUO.

GUILLAUME.

Où vas-tu? quel transport t'agite?
L'approche d'un ami n'arrête point ta fuite?

ARNOLD.

Non.

GUILLAUME.

Pourquoi trembles-tu?

ARNOLD, à part.

De feindre aurai-je le courage?
(Haut.)
Sous le fardeau de l'esclavage
Quel grand cœur n'est pas abattu?

GUILLAUME.

Je comprendrais des maux que je partage :
Arnold ne m'a pas répondu!

ARNOLD.

Suis-je assez malheureux!

GUILLAUME.

Malheureux? quel mystère!
Pourquoi te taire?

ARNOLD.

Qu'espères-tu?

GUILLAUME.

Rendre à ton cœur la force et la vertu.

ARNOLD, à part.

Ah! Mathilde, idole de mon âme!
Il faut donc vaincre ma flamme!

GUILLAUME, observant Arnold.

Je vais lire dans son cœur.

ARNOLD.

O ma patrie!
Mon cœur te sacrifie
Et mon amour et mon bonheur.

GUILLAUME, à part.

Il rougit de son erreur.
En servant la tyrannie,
S'il fut traître à sa patrie,
Son remords du moins expie
Un moment de déshonneur.
(Haut.)
Pour nous plus de crainte servile;
Soyons hommes, et nous vaincrons.

ARNOLD.

Et comment venger nos affronts?

GUILLAUME.

Tout pouvoir injuste est fragile.

ARNOLD.

Contre des maîtres étrangers
Quels sont nos appuis?

GUILLAUME.

Les dangers;
Il n'en est qu'un pour nous, pour eux il en est
[mille

ARNOLD, montrant la maison qui renferme la femme et le fils de Guillaume.

Songe aux biens que tu perds!

GUILLAUME.

Qu'importe!

ARNOLD.

Quelle gloire espérer des revers?

GUILLAUME.

Je ne sais trop ce que c'est que la gloire,
Mais je connais le poids des fers.

ARNOLD.

Ton espérance...

GUILLAUME.

Est la victoire :
La tienne aussi, j'ai besoin de le croire.

ARNOLD.

Nous serions libres!...

GUILLAUME.

C'est mon vœu.

ARNOLD.

Mais où combattre?

GUILLAUME.

Dans ce lieu.
Je te l'ai dit : plus de crainte servile.

ARNOLD.

Vaincus, quel sera notre asile?

GUILLAUME.

La tombe.

ARNOLD.
Et notre vengeur ?
GUILLAUME.
Dieu !
ARNOLD, à part.
Ah ! Mathilde, idole de mon âme !
Il faut donc vaincre ma flamme !
GUILLAUME.
Je vais lire dans son cœur.
ARNOLD.
O ma patrie !
Mon cœur te sacrifie
Et mon amour et mon bonheur.
GUILLAUME.
Il rougit de son erreur.
En servant la tyrannie,
S'il fut traître à sa patrie,
Son remords du moins expie
Un moment de déshonneur.
ARNOLD.
Du combat quand sonnera l'heure,
Ami, je serai prêt...
(Le cor se fait entendre, et Arnold cherche à s'éloigner.)
GUILLAUME.
Demeure.
ARNOLD.
O contre-temps fatal !
GUILLAUME.
Melcthal ! Melcthal !
(Le cor résonne de nouveau.)
ARNOLD.
Qu'entends-je !
GUILLAUME.
C'est Gesler ! quoi ! tandis qu'il nous brave,
Voudrais-tu, volontaire esclave,
D'un regard dédaigneux implorer la faveur ?
ARNOLD.
Quel sévère langage !
Pour moi c'est un outrage.
Je veux sur son passage
Braver l'insolent oppresseur.
GUILLAUME.
Point d'entreprise téméraire
Songe à ton père : il faut le protéger.
A ta patrie : il faudra la venger.
ARNOLD, à part.
Mon père ! mon pays ! ma tendresse ! Que faire ?
GUILLAUME.
Il hésite, il pâlit ! quel est donc ce mystère ?
ARNOLD, à part.
O ciel ! tu sais si Mathilde m'est chère !
Mais à la vertu je me rends.
(Haut.)
Haine et malheur à nos tyrans !
GUILLAUME.
Entends au loin les chants de l'hyménée ;
N'attristons pas la fête des pasteurs :
A leurs plaisirs ne mêlons pas de pleurs ;
Et que, du moins, une journée,
Un peuple échappe à ses malheurs.
ARNOLD, à part.
A ses regards cachons mes pleurs :
O ciel ! tu sais si Mathilde m'est chère !
Mais à la vertu je me rends.
(Haut.)
Haine et malheur à nos tyrans !
GUILLAUME.
De mon secret il est dépositaire ;
Mais il combattra dans nos rangs.
Haine et malheur à nos tyrans !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MELCTHAL, HEDWIGE, JEMMY ; LE CHOEUR, formant un cortége pour les trois mariés. Trois vieillards vont chercher les trois fiancées dans les chalets qui se trouvent sur la scène.

HEDWIGE.
Sur nos têtes le soleil brille,
Et semble s'arrêter au milieu de son cours
Pour voir la fête de famille.
Vénérable Melcthal, honneur des anciens jours,
C'est à vous de bénir leurs pudiques amours.
LE CHOEUR.
Ciel, qui du monde es la parure,
Pour eux fais luire un doux augure !
Vois, leur tendresse est aussi pure
Que ta lumière en un beau jour !
(Pendant ce chœur, Melcthal bénit les époux, qui sont agenouillés à ses pieds.)
ARNOLD, à part.
Qu'ils sont heureux ! quel chaste amour !
(Le bruit de la chasse se rapproche.)
GUILLAUME.
Encor Gesler !
ARNOLD, sortant sans être aperçu.
Courons !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, moins ARNOLD.

GUILLAUME, à part.
Ah ! quel tourment j'endure !
(Haut.)
Je ne vois plus Arnold.
JEMMY.
Il nous quitte.
GUILLAUME.
Il me fuit ;
Il me dérobe en vain le trouble qui le suit.
Je cours l'interroger ; toi, ranime la fête.
HEDWIGE.
Tu me glaces de crainte, et tu parles de fête !

GUILLAUME, bas.

Qu'elle cache aux tyrans le bruit de la tempête!
Étouffe-la sous des accents joyeux :
Elle ne doit gronder pour eux
Qu'en tombant sur leur tête!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, moins GUILLAUME.

CHOEUR accompagné de danse *.

Hyménée,
Ta journée
Fortunée
Luit pour nous.
Des couronnes
Que tu donnes
Ces époux
Sont jaloux.
D'allégresse,
De tendresse,
Leur jeunesse
S'embellit.
Sur nos têtes
Les tempêtes
Sont muettes;
Tout nous dit :
Hyménée,
Ta journée
Fortunée
Luit pour nous.
Des couronnes
Que tu donnes
Ces époux
Sont jaloux.
Par tes flammes
Dans nos âmes
Tu proclames
Notre espoir;
Ton ivresse
Joint sans cesse
La tendresse
Au devoir.
Hyménée,
Ta journée
Fortunée
Luit pour nous.
Des couronnes
Que tu donnes
Ces époux
Sont jaloux.

(Les trois mariés et leurs compagnes forment un pas de six. A ces danses succède le jeu de l'arc; plusieurs tireurs s'essaient sans réussir; Jemmy, plus heureux, atteint le but dès le premier coup.)

LE CHOEUR.

Gloire, honneur au fils de Tell!
Il obtient le prix de l'adresse.

* Ce chœur se passe quelquefois.

JEMMY, venant déposer le prix entre les mains d'Hedwige.

Ma mère!

HEDWIGE.

O moment plein d'ivresse!

LE CHOEUR.

Il obtient le prix de l'adresse :
C'est l'héritage paternel.

(Les archers forment un pas entre eux, pendant lequel on chante le chœur suivant :)

Enfants de la nature,
Le simple habit de bure
Nous tient lieu de l'armure
Qui défend les guerriers.
Mais au but qui l'appelle
Notre flèche est fidèle,
Et l'espoir avec elle
Repose en nos foyers.

SCÈNE IX.

LES MÊMES; LEUTHOLD, blessé, s'appuyant sur une hache.

JEMMY.

Pâle et tremblant, se soutenant à peine,
Ma mère, un pâtre vient vers nous.

LE PÊCHEUR.

C'est le brave Leuthold; un malheur nous l'amène.

LEUTHOLD.

Sauvez-moi! sauvez-moi!

HEDWIGE.

Que crains-tu?

LEUTHOLD.

Leur courroux.

HEDWIGE.

Leuthold, quel pouvoir te menace?

LEUTHOLD.

Le seul qui n'a jamais fait grâce,
Le plus cruel, le plus affreux de tous...
O mes amis! sauvez-moi de ses coups.

MELCTHAL.

Qu'as-tu fait?

LEUTHOLD.

Mon devoir. De toute ma famille
Le ciel ne me laissa qu'un enfant, qu'une fille;
Du gouverneur un infâme soutien,
Un soldat l'enlevait, et j'ai su la défendre :
Lui, me ravir mon dernier bien!
Ma hache sur son front ne s'est pas fait attendre;
Voyez-vous ce sang? c'est le sien.

MELCTHAL.

Il eut le courage d'un père;
Mais pour lui du tyran redoutons la colère.

LEUTHOLD.

Un refuge assuré m'attend sur l'autre bord.
(Au pêcheur.)
Conduis-moi.

LE PÊCHEUR.

Ce torrent, cette roche.
Du rivage opposé ne permet point l'approche;
Affronter cet écueil, c'est courir à la mort.

LEUTHOLD.

Ah! puisses-tu, barbare, à ton heure dernière,
Trouver Dieu sourd à ton remord
Comme tu l'es à ma prière!

CHOEUR DE SOLDATS, dans l'éloignement.

Leuthold! malheur à toi, malheur!

SCÈNE X.

Les Mêmes, GUILLAUME.

GUILLAUME, rentrant.

Arnold a disparu, mes pas n'ont pu l'atteindre.

LEUTHOLD.

Grand Dieu! sois mon libérateur!

GUILLAUME.

J'entends menacer et se plaindre.

CHOEUR DE SOLDATS, en dehors.

Leuthold! malheur à toi, malheur!

LEUTHOLD.

Guillaume, le destin m'accable,
On me poursuit, je ne suis point coupable;
Je meurs pourtant si je ne fuis soudain :
Pour mon salut il n'est qu'un seul chemin.
(Il montre le bord opposé.)

GUILLAUME.

Ta barque est là, pêcheur, tu l'entends.

LEUTHOLD.

C'est en vain;
Comme le gouverneur il est impitoyable.

GUILLAUME.

Du ciel il méconnaît la loi,
Il te refuse! eh bien! suis-moi.

CHOEUR DE SOLDATS, se rapprochant.

C'est du sang que le meurtre exige.
Malheur à toi, Leuthold!

GUILLAUME, après avoir embrassé son fils.

Hâtons-nous, les voilà.
Adieu.

HEDWIGE.

Tu vas périr.

GUILLAUME.

Ne crains rien, chère Hedwige.
(Montrant le ciel.)
Les périls sont bien grands; mais le pilote est là!

(Hedwige veut retenir son mari; Jemmy cherche de son côté à suivre son père; Guillaumme les confie tous deux au vieux Melcthal, et, guidant les pas mal assurés de Leuthold, il parvient à le faire entrer dans la barque à l'instant où les soldats vont les saisir tous deux; la barque s'éloigne aussitôt.)

SCÈNE XI.

MELCTHAL, HEDWIGE, JEMMY, LE PÊCHEUR, RODOLPHE, Soldats et Habitants des cantons.

FINAL.

CHOEUR.

Dieu de bonté, Dieu tout-puissant,
De l'oppresseur confonds la rage!
Daigne dérober au naufrage
Le défenseur de l'innocent!

RODOLPHE.

De la justice voici l'heure!

SOLDATS.

De la justice voici l'heure!

RODOLPHE.

Malheur au meurtrier, qu'il meure!

SOLDATS.

Malheur au meurtrier, qu'il meure!

CHOEUR.

Dieu de bonté, Dieu tout-puissant,
De l'oppresseur confonds la rage!
Daigne dérober au naufrage
Le défenseur de l'innocent!

(Ici on voit la barque traverser de nouveau la scène et disparaître emportée par le torrent.)

JEMMY, HEDWIGE.

Il est sauvé!

RODOLPHE.

Que vois-je? ô rage!
Il a franchi le funeste passage.

MELCTHAL, HEDWIGE.

De Dieu je reconnais l'ouvrage.

RODOLPHE,

Leur joie est un nouvel outrage;
Esclaves, malheur à vous tous!

MELCTHAL, JEMMY.

Quelle insolence! pourquoi l'âge
Ne sert-il pas mieux mon courroux?

CHOEUR DE PAYSANS.

Sur nos têtes gronde l'orage,
Éloignons-nous, éloignons-nous.

RODOLPHE.

Restez! il est plus d'un coupable :
Au meurtrier qui prêta son secours?
Nommez le traître, il y va de vos jours.

MELCTHAL, JEMMY, HEDWIGE.

Ils vont parler; la terreur les accable.

CHOEUR DE PAYSANS.

Braverons-nous sa colère implacable?

RODOLPHE, faisant cerner la foule par ses soldats.

Obéissez! il y va de vos jours.

CHOEUR DES FEMMES.

(Elles se mettent à genoux.)
Vierge que les chrétiens adorent,

Entends nos voix, elles t'implorent;
Soustrais au glaive des méchants
Et nos maris et nos enfants!

MELCTHAL.

Ce qu'il a fait, tous nous l'aurions dû faire.
Amis, plus de lâche frayeur:
Il ose agir, osez vous taire!

CHOEUR.

Il ose agir, osons nous taire!

RODOLPHE.

Tremblez, malheur à vous, tremblez!
Nommez le traître, enfin parlez!

MELCTHAL.

Dis au tyran que cette terre
Ne porte pas de délateur.

RODOLPHE.

Qu'on saisisse ce téméraire!
Il brave en nous le gouverneur.
Que du ravage,
Que du pillage
Sur ce rivage
Pèse l'horreur!
Honte et misère
Sont le salaire
Que ma colère
Lègue au malheur!

JEMMY.

Si du pillage,
Si du ravage
Sur ce rivage
Pèse l'horreur,
Vil mercenaire,
L'arc de mon père
Peut nous soustraire
A ta fureur!

ENSEMBLE.

RODOLPHE et TOUS SES SOLDATS.

Que du ravage,
Que du pillage
Sur ce rivage
Pèse l'horreur!
Honte et misère
Sont le salaire
Que {ma / sa} colère
Lègue au malheur!

JEMMY, HEDWIGE, et TOUS LES HABITANTS DES CANTONS.

Si du ravage,
Si du pillage
Sur ce rivage
Pèse l'horreur,
Vil mercenaire,
L'arc de {mon / son} père
Peut nous soustraire
A ta fureur!

(Les soldats s'emparent de Melcthal, les Suisses cherchent à le délivrer; mais ils sont sans armes, et l'on entraîne violemment sous leurs yeux le vieillard qu'ils voudraient suivre, quand une haie de hallebardes les arrête. La toile tombe sur ce tableau.)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente les hauteurs de Rutli, d'où l'on plane sur le lac des *Waldstettes* ou des Quatre-Cantons. On aperçoit, aux bornes de l'horizon, la cime des montagnes de Schwitz; au bas est le village de Brunnen. Des sapins touffus, qui s'élèvent des deux côtés du théâtre, complètent la solitude.

SCÈNE I.

(Des soldats tenant des flambeaux ouvrent la marche; des piqueurs dirigent la meute; des paysans arrivent transportant des cerfs, des renards et des loups tués: des dames et des seigneurs à cheval ayant le faucon au poing, et suivis de pages, traversent le théâtre; enfin des chasseurs à pied font une halte et vident les gourdes dont ils sont munis.)

CHOEURS DE CHASSEURS.

Quelle sauvage harmonie
Au son des cors se marie!
Le cri du chamois mourant
Se mêle au bruit du torrent.
L'entendre exhaler sa vie,
Est-il un plaisir plus grand?
Des tempêtes la furie
N'a rien de plus enivrant.

CHOEUR DE PATRES, au loin dans les montagnes.

Au sein du lac qui rayonne
Le soleil fuit;
Des monts que la neige couronne
L'éclat s'évanouit.
Du village la cloche sonne,
C'est notre retour qu'elle ordonne.
Voici la nuit!

CHOEUR DES CHASSEURS.

Quel est ce bruit?
Des pâtres la voix monotone
De nouveau nous poursuit;
Du gouverneur le cor résonne,
C'est notre retour qu'il ordonne.
Voici la nuit!

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

MATHILDE, seule. Elle paraît s'être séparée à dessein du gros de la chasse.

Ils s'éloignent enfin... J'ai cru le reconnaître ;
Mon cœur n'a point trompé mes yeux ;
Il a suivi mes pas ; il est près de ces lieux.
Je tremble !... s'il allait paraître !
Quel est ce sentiment profond, mystérieux,
Dont je nourris l'ardeur, que je chéris peut-être ?
Arnold ! Arnold ! est-ce bien toi,
Simple habitant de ces campagnes,
L'espoir, l'orgueil de tes montagnes,
Qui charmes ma pensée et causes mon effroi ?
Ah ! que je puisse au moins l'avouer à moi-même !
Melcthal, c'est toi que j'aime ;
Sans toi j'aurais perdu le jour,
Et ma reconnaissance excuse mon amour.

ROMANCE.

Sombre forêt, désert triste et sauvage,
Je vous préfère aux splendeurs des palais :
C'est sur les monts, au séjour de l'orage,
Que mon cœur peut renaître à la paix ;
Mais l'écho seulement apprendra mes secrets.
Toi, du berger astre doux et timide,
Qui, sur mes pas, viens semant tes reflets,
Ah ! sois aussi mon étoile et mon guide !
Comme Arnold, tes rayons sont discrets,
Et l'écho seulement redira mes secrets.

SCÈNE III.

ARNOLD, MATHILDE.

(Arnold s'est montré pendant les dernières mesures de la romance.)

ARNOLD.

Ma présence pour vous est peut-être un outrage ?
Mathilde, mes pas indiscrets
Ont osé jusqu'à vous se frayer un passage.

MATHILDE.

On pardonne aisément les torts que l'on partage ;
Arnold, je vous attendais.

ARNOLD.

Ce mot où votre âme respire,
Je le sens trop, la pitié vous l'inspire ;
Vous plaignez mon égarement :
Je vous offense en vous aimant.
Que ma destinée est affreuse !

MATHILDE.

La mienne est-elle plus heureuse ?

ARNOLD.

Il faut parler, il faut, dans ce moment
Si cruel et si doux, si dangereux peut-être,
Que la fille des rois apprenne à me connaître :
J'ose le dire avec un noble orgueil,
Pour vous le ciel m'avait fait naître.
D'un préjugé fatal j'ai mesuré l'écueil ;
Il s'élève entre nous de toute sa puissance ;
Je puis le respecter, mais c'est en votre absence.
Mathilde, ordonnez-moi de fuir loin de ces lieux,
D'abandonner ma patrie et mon père,
D'aller mourir sur la terre étrangère,
De choisir pour tombeau des bords inhabités ;
Prononcez sur mon sort, dites un mot.

MATHILDE, tendrement.

Restez.

DUO.

MATHILDE.

Oui, vous l'arrachez à mon âme
Ce secret qu'ont trahi mes yeux ;
Je ne puis étouffer ma flamme,
Dût-elle nous perdre tous deux.

ARNOLD.

Il est donc sorti de son âme
Ce secret qu'ont trahi ses yeux !
Mathilde répond à ma flamme,
Dût-elle nous perdre tous deux !
(A Mathilde.)
Mais entre nous quelle distance,
Que d'obstacles de toutes parts !

MATHILDE.

Ah ! ne perdez pas l'espérance ;
Tout vous élève à mes regards.

ARNOLD.

Doux aveux ! ce tendre langage
De plaisir enivre mon cœur.

MATHILDE.

Je le chéris, tout me présage
Près de lui des jours de bonheur.
(A Arnold.)
Retournez aux champs de la gloire,
Volez à de nouveaux exploits :
On s'anoblit par la victoire ;
Elle justifira mon choix.

ARNOLD.

Je pars, je cours chercher la gloire,
C'est un tribut que je vous dois :
Puis-je douter de la victoire
Lorsque j'obéis à vos lois ?

ENSEMBLE.

MATHILDE.

Dans celle qui t'aime,
Oui, c'est l'honneur même
Qui dicte sa loi.
Mathilde, constante,
Ira sous la tente
Recevoir ta foi.

ARNOLD.

Dans celle que j'aime,
Oui, c'est l'honneur même
Qui dicte sa loi.
Mathilde, constante,
Viendra sous la tente
Recevoir ma foi.

MATHILDE.
On vient, séparons-nous.
ARNOLD.
Vous reverrai-je encore ?
MATHILDE.
Oui, demain.
ARNOLD.
O bonheur !
MATHILDE.
Quand renaîtra l'aurore,
Dans l'antique chapelle, en présence de Dieu,
J'entendrai ton dernier adieu.
ARNOLD.
Que de bienfaits!
MATHILDE.
Je vous quitte, on s'avance.
ARNOLD.
Ciel! Walter et Guillaume; ah! fuyez leur présence.

SCÈNE IV.

ARNOLD, GUILLAUME, WALTER FURST.

GUILLAUME.
Tu n'étais pas seul en ces lieux ?
ARNOLD.
Eh bien!
GUILLAUME.
Nous craignons de troubler un si doux entretien.
ARNOLD.
Je ne m'informe pas de vos desseins.
WALTER.
Peut-être
Plus qu'un autre dois-tu chercher à les connaître.
GUILLAUME.
Non; qu'importe à Melcthal s'il déserte nos rangs,
S'il aspire en secret à servir nos tyrans?
ARNOLD.
Qui te l'a dit?
GUILLAUME.
Ton trouble, et Mathilde, et sa fuite.
ARNOLD.
On m'épie, et c'est toi?
GUILLAUME.
Moi-même; ta conduite
A jeté le soupçon dans ce cœur alarmé.
ARNOLD.
Mais si j'aime?
WALTER.
Grand Dieu!
ARNOLD.
Mais si j'étais aimé?
Tes soupçons...
GUILLAUME.
Seraient vrais.
ARNOLD.
Mon amour?
WALTER.
Est impie.
ARNOLD.
Mathilde?
GUILLAUME.
Elle est notre ennemie.
WALTER.
Parmi nos oppresseurs elle a reçu la vie,
Et Melcthal lâchement embrasse ses genoux!
ARNOLD.
Mais de quel droit votre aveugle furie?...
GUILLAUME.
Nos droits? un mot te les apprendra tous :
Sais-tu bien ce que c'est que d'aimer sa patrie?
ARNOLD.
Vous parlez de patrie, il n'en est plus pour nous.
Je quitte ce rivage
Qu'habitent la discorde, et la haine, et la peur,
Dignes filles de l'esclavage;
Je cours dans les combats reconquérir l'honneur.
TRIO.
GUILLAUME.
Quand l'Helvétie est un champ de supplices
Où l'on moissonne nos enfants,
Que de Gesler tes armes soient complices;
Meurs pour nos bourreaux triomphants!
ARNOLD.
Si je meurs, c'est pour la victoire,
Ce but sourit à ma fierté;
Mais je vivrai, mais je vaincrai; la gloire
Remplace tout, même la liberté,
WALTER.
Pour toi, Gesler, préludant aux batailles,
D'un vieillard a tranché les jours;
Cette victime attend des funérailles,
Elle a des droits à tes secours.
ARNOLD.
Ah! quel affreux mystère!
Un vieillard, dites-vous?
WALTER.
Que la Suisse révère.
ARNOLD.
Son nom?
WALTER.
Je dois le taire.
GUILLAUME.
Parler, c'est te frapper au cœur.
ARNOLD.
Mon père...
WALTER.
Oui, ton père, Melcthal, l'honneur de nos hameaux,
Ton père, assassiné par la main des bourreaux!
ARNOLD.
Qu'entends-je! ô crime! hélas! j'expire!
Ses jours qu'ils ont osé proscrire,
Je ne les ai pas défendus!

Mon père, tu m'as dû maudire!
De remords mon cœur se déchire.
O ciel! ô ciel! je ne te verrai plus.

GUILLAUME et WALTER.

Il chancelle, à peine il respire,
Il frémit, le remords le déchire;
De l'amour tous les nœuds sont rompus;
Son effroi remplace son délire,
Son malheur le rend à ses vertus.

ARNOLD.

Il est donc vrai!

WALTER.

J'ai vu le crime.

ARNOLD.

Toi?

WALTER.

J'ai vu se débattre et tomber la victime.

ARNOLD.

Grand Dieu! que faire?

GUILLAUME.

Ton devoir.

ARNOLD.

Il faut mourir?

GUILLAUME.

Il faut vivre.

ARNOLD.

Eh bien! contre Gesler servez mon désespoir.
Dans Altorf voulez-vous me suivre?

GUILLAUME.

Modère les transports où ton âme se livre.

WALTER.

Reste, et venge à la fois ton père et ton pays.

ARNOLD.

Achevez donc!

GUILLAUME.

La nuit, à nos desseins propice,
Nous entoure déjà d'une ombre protectrice.
Tu vas voir dans ces lieux, que Gesler croit soumis,
Surgir de tous côtés de généreux amis :
Ils comprendront tes larmes.
Au soc de la charrue ils empruntent des armes
Pour conquérir un digne sort,
Ou l'indépendance, ou la mort!

GUILLAUME, ARNOLD, WALTER.

Ou l'indépendance, ou la mort!
(Ils se donnent la main.)
Embrasons-nous d'un saint délire!
La liberté pour nous conspire;
Des cieux { ton / mon } père nous inspire,
Vengeons-le, ne le pleurons plus.
Pour son pays quand il expire,
Son beau destin semble nous dire :
C'était aux palmes du martyre
A couronner tant de vertus!

GUILLAUME.

Des profondeurs du bois immense
Un bruit confus semble sortir.
Écoutons!

ARNOLD.

Écoutons!

GUILLAUME.

Silence!

WALTER.

J'entends de pas nombreux la forêt retentir.

ARNOLD.

Le bruit approche...

GUILLAUME.

Qui s'avance?

SCÈNE V.

LES MÊMES, HABITANTS D'UNTERWALD.

CHOEUR D'UNTERWALD, à demi-voix.

Amis de la patrie!

GUILLAUME.

O bonheur!

ARNOLD.

O vengeance!

GUILLAUME, WALTER, ARNOLD.

Honneur, honneur à leur présence!

LE CHOEUR.

Nous avons su braver, nous avons su franchir
Les périls comme la distance;
Les torrents, les forêts n'ont pu nous retenir,
Notre audace au Rutli nous a fait parvenir
Sous l'escorte de la prudence.

GUILLAUME.

Du canton d'Unterwald, ô vous, généreux fils,
Ce noble empressement n'a rien qui nous étonne.

WALTER.

On saura l'imiter : de nos frères de Schwitz
J'entends la trompe qui résonne;
De tes enfants sois fier, ô mon pays!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, HABITANTS DE SCHWITZ.

CHOEUR DE SCHWITZ.

En ce temps de misère,
Une race étrangère,
Épiant nos douleurs,
Nous condamne au mystère.
Que ce bois solitaire
Seul connaisse nos pleurs!

GUILLAUME, à Arnold et à Walter.

On pardonne la crainte à de si grands malheurs;
Mais croyez-en mon espérance,
Leurs cœurs répondront à nos cœurs.

GUILLAUME, ARNOLD, WALTER et LES HABITANTS D'UNTERWALD.

Honneur, honneur à leur présence!

WALTER.

Du seul canton d'Uri nous regrettons l'absence.

GUILLAUME.

Pour dérober la trace de leurs pas,
Pour mieux cacher nos saintes trames,
Nos frères, sur les eaux, s'ouvrent avec leurs rames
Un chemin qui ne trahit pas.

WALTER.

De prompts effets ta promesse est suivie;
N'entends-tu pas?...

GUILLAUME.

Qui vient?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, HABITANTS D'URI.

CHOEUR D'URI.

Amis de la patrie!

GUILLAUME.

Honneur aux soutiens de nos droits!

TOUS, moins les habitants d'Uri.

Honneur aux soutiens de nos droits!

CHOEUR D'URI.

Guillaume, tu le vois,
Trois peuples à ta voix
Sont armés de leurs droits
Contre un pouvoir infâme.
Parle, et tes fiers accents,
Jaillissant de ton âme,
Soudain en traits de flamme
Embraseront nos sens!

CHOEUR GÉNÉRAL.

Guillaume, tu le vois,
Trois peuples, etc.

GUILLAUME, se plaçant au milieu des députés des trois cantons.

L'avalanche roulant du haut de nos montagnes,
Lançant la mort sur nos campagnes
Renferme dans ses flancs
Des maux moins accablants
Que n'en sème après lui chaque pas des tyrans.
C'est à nous, à notre courage
A purger ce rivage
De maîtres détestés.

WALTER.

Contre ce joug infâme
En vain l'humanité réclame;
Nos oppresseurs sont triomphants.

GUILLAUME.

Un esclave n'a point de femme,
Un esclave n'a pas d'enfants!

CHOEUR GÉNÉRAL.

Un esclave n'a point de femme!
Un esclave n'a pas d'enfants!
C'est trop souffrir que faut-il faire?

ARNOLD, se réveillant tout à coup de l'abattement où il était resté plongé.

Venger le trépas de mon père!

LE CHOEUR.

Quoi! ton père?

ARNOLD.

Il est mort.

LE CHOEUR.

Quel crime était le sien?

ARNOLD.

Son crime, hélas! c'est le vôtre et le mien,
Celui de tous : il aimait sa patrie.

LE CHOEUR.

O meurtre abominable, impie!

GUILLAUME.

Soyons dignes enfin du sang dont nous sortons.
Dans l'ombre et le silence,
Du glaive et de la lance
Armez les trois cantons.

LE CHOEUR.

Dans l'ombre et le silence,
Du glaive et de la lance
Armons les trois cantons.

GUILLAUME.

Près du lac, quand luiront les signaux de ven-
Nous seconderez-vous? [geance,

LE CHOEUR.

N'en doute pas, oui, tous.

GUILLAUME.

Prêts à vaincre?

LE CHOEUR.

Oui, tous.

GUILLAUME.

Prêts à mourir?

LE CHOEUR.

Oui, tous.

GUILLAUME.

Que de nos mains les loyales étreintes
Confirment ces promesses saintes!

SERMENT.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Jurons, jurons par nos dangers,
Par nos malheurs, par nos ancêtres,
Au Dieu des rois et des bergers,
De repousser d'injustes maîtres.
Si parmi nous il est des traîtres,
Que le soleil, de son flambeau,
Refuse à leurs yeux la lumière,
Le ciel, l'accès à leur prière,
Et la terre, un tombeau!

ARNOLD.

Voici le jour!

WALTER.

Pour nous c'est un signal d'alarmes.

GUILLAUME.

De victoire!

WALTER.

Quel cri doit y répondre?

ARNOLD.

Aux armes! Aux armes!

TOUS.

Aux armes!

ACTE TROISIÈME.

Grande place d'Altorf, où l'on fait des préparatifs de fête. On voit çà et là des pommiers et des tilleuls. Le château-fort de Gesler est au fond. Des ouvriers sont occupés à élever une estrade où doit se placer la cour; d'autres plantent, vers le milieu du théâtre, un trophée composé des armes du gouverneur et surmonté de son chapeau.

SCÈNE I.

GESLER, RODOLPHE, GARDES, SOLDATS, PEUPLE.

CHOEUR D'HOMMES.

Gloire au pouvoir suprême!
Crainte à Gesler qui dispense ses lois!
Oui, c'est l'empereur même
Qui lance l'anathème
Par sa terrible voix.

CHOEUR DE FEMMES.

Paix au pouvoir qu'on aime!
De Mathilde on chérit les lois!
Qu'est-il besoin de diadème?
L'amour est un pouvoir suprême
Égal à celui des rois.

GESLER.

Vainement dans son insolence
Le peuple brave ma vengeance,
Il doit se soumettre à ma loi.
(Montrant le trophée.)
Devant ce signe de puissance
Que chacun se courbe en silence,
Comme on s'incline devant moi!

LE CHOEUR.

Gloire au pouvoir suprême! etc.

(On fait passer les habitants par groupe, et on les force à s'incliner devant le trophée.)

GESLER, placé devant l'estrade.

Que l'empire germain de votre obéissance
Reçoive le gage aujourd'hui;
Depuis un siècle, sa puissance
Daigne à votre faiblesse accorder un appui.
A pareil jour, nos droits, scellés par la victoire,
S'étendirent sur vos aïeux.
D'un jour si glorieux,
Par vos vos chants, par vos jeux,
Célébrez la mémoire;
Je le veux.

(Un des lieutenants de Gesler fait entrer forcément un Tyrolien et deux Tyroliennes, qui dansent au son des voix seulement.)

TYROLIENNE.

ENSEMBLE.

CHOEUR DE FEMMES.

Toi que l'oiseau ne suivrait pas,
Ah! ah! etc.
Sur nos accords règle tes pas.
Ah! ah! etc.
Toi qui n'es pas,
Ah! ah! etc.
De ces climats,
Ah! ah! etc.
Vers nos frimas,
Ah! ah! etc.
Tu reviendras,
Ah! ah! etc.

ACCOMPAGNEMENT D'HOMMES.

A nos chants viens mêler tes pas;
Étrangère
Si légère,
Veux-tu plaire?
Ah! ne fuis pas.
Fleur nouvelle
Est moins belle,
Quand tes pas
S'approchent d'elle.
Ah! ah! etc.

CHOEUR D'HOMMES ET DE FEMMES.

Dans nos campagnes,
Les fils des montagnes
A leurs compagnes
Apprendront tes pas.

(Les soldats de Gesler contraignent des femmes suisses à danser avec eux; les habitants témoignent par leurs gestes leur indignation de cette violence; le ballet se termine par un chœur général, à la fin duquel tout le monde se prosterne devant le poteau.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, GUILLAUME, JEMMY.

(Des soldats entraînent sur l'avant-scène Guillaume et son fils, qu'ils ont remarqués debout au milieu de la foule.)

RODOLPHE.

Audacieux, incline-toi.

GUILLAUME.

Tu peux, t'armant de sa faiblesse,
Avilir ce peuple; mais moi,
Je ne reconnais pas la loi
Qui me prescrit une bassesse.

RODOLPHE.

Misérable!

CHŒUR DES SUISSES.

O moment d'effroi!
Pour lui nous avons tout à craindre.

RODOLPHE.

Gouverneur, on brave ta loi.

GESLER.

Quel est l'audacieux?

RODOLPHE.

J'ai su le reconnaître!
C'est Guillaume Tell, c'est ce traître
Qui ravit à nos coups Leuthold le meurtrier.

GESLER.

Saisissez-le.

SOLDATS, hésitant.

C'est là cet archer redoutable,
Cet intrépide nautonnier.

GESLER.

Point de pitié coupable;
C'est là mon prisonnier.

GUILLAUME.

Puisse-t-il être le dernier!
(On retire des mains de Guillaume son arbalète et son carquois.)
(A voix basse.)
Rejoins ta mère, je l'ordonne.
Qu'aux sommets de nos monts la flamme brille, et [donne
Aux trois cantons le signal des combats!

GESLER, retenant l'enfant.

Arrête... leur tendresse éclaire ma vengeance;
Réponds, toi qui m'oses braver,
C'est ton enfant?

GUILLAUME.

Le seul.

GESLER.

Tu voudrais le sauver?

GUILLAUME.

Le sauver, lui? quel est son crime?

GESLER.

Sa naissance,
Tes discours, tes projets, ta coupable insolence.

GUILLAUME.

Je t'ai seul offensé, c'est moi qu'il faut punir.

GESLER.

Sa grâce est dans tes mains et tu peux l'obtenir.
Pour un habile archer partout on te renomme;
(A Rodolphe, en détachant une pomme d'un arbre voisin.)
Sur la tête du fils qu'on place cette pomme,
(A Tell.)
D'un trait tu vas soudain l'enlever à mes yeux,
Ou vous périrez tous les deux.

GUILLAUME.

Que dis-tu?

GESLER.

Je le veux.

GUILLAUME.

Quel horrible décret! sur mon fils!.. Je m'égare!
Tu pourrais ordonner, barbare!..
Non, le crime est trop grand.

GESLER.

Obéis.

GUILLAUME.

Tu n'as pas d'enfant!
Il est un Dieu, Gesler.

GESLER.

Un maître.

GUILLAUME, montrant le ciel.

Il nous entend!

GESLER.

C'est trop tarder, cède sur l'heure.

GUILLAUME.

Je ne le puis.

GESLER.

Que son fils meure!

GUILLAUME.

Arrête!... Abominable loi!
Tu triomphes de ma faiblesse;
Le péril de Jemmy m'impose une bassesse,
Gesler, et je fléchis le genou devant toi.
(Il s'agenouille.)

GESLER.

Voilà cet archer redoutable,
Cet intrépide nautonnier!
La peur l'atteint, un mot l'accable.

GUILLAUME, se relevant.

Ce châtiment du moins est équitable;
Tu me punis d'avoir pu m'oublier.

JEMMY.

Mon père, songe à ton adresse.

GUILLAUME.

Ah! je crains tout de ma tendresse.

JEMMY.

Donne ta main, interroge mon cœur:
Sous ta flèche il battra sans peur.

GUILLAUME.

Je te bénis en répandant des larmes,
Et je reprends ma force sur ton sein

Le calme de ton cœur a raffermi ma main.
Plus de faiblesse, plus d'alarmes;
Qu'on me rende mes armes:
Je suis Guillaume Tell enfin!

(On rend à Guillaume son arbalète et son carquois qu'il vide à terre. Il choisit parmi les traits en se tenant baissé, et en place un sous ses vêtements sans être aperçu.)

GESLER.

Qu'on attache l'enfant!

(En ce moment, on voit un des pages de Mathilde quitter la scène et se diriger en courant vers le château.)

JEMMY.

M'attacher? quelle injure!
Non, non, libre au moins je mourrai.
J'expose au coup fatal ma tête sans murmure,
Et sans pâlir je l'attendrai.

SUISSES.

Quoi! les accents de l'innocence
Ne désarment pas sa vengeance?

JEMMY, en voyant son père préparer ses armes.

Courage, mon père!

GUILLAUME.

A sa voix
Ma main laisse échapper mes armes:
Mes yeux sont obscurcis de dangereuses larmes...
(A Gesler.)
Mon fils!... que je l'embrasse une dernière fois!

(Gesler fait un signe d'acquiescement, et Jemmy revient près de son père.)

AIR.

Sois immobile, et vers la terre
Incline un genou suppliant.
Invoque Dieu: c'est lui seul, mon enfant,
Qui dans le fils peut épargner le père.
Demeure ainsi, mais regarde les cieux.
En menaçant une tête si chère,
Cette pointe d'acier peut effrayer tes yeux.
Le moindre mouvement... Jemmy, songe à ta mère!
Elle nous attend tous les deux!

(Jemmy regagne le poteau avec rapidité; Guillaume parcourt d'un œil morne toute l'enceinte; lorsque son regard s'arrête sur Gesler, il porte la main sur la place ou la seconde flèche est cachée; il vise enfin, tire, et soudain la pomme est loin de l'enfant.)

SUISSES.

Victoire! sa vie est sauvée.

JEMMY.

Mon père!

GUILLAUME.

Ciel!

GESLER.

Quoi! la pomme enlevée!

SUISSES.

La pomme est enlevée;
Guillaume est triomphant.

GESLER.

O fureur!

SUISSES.

O bonheur!

JEMMY.

Ma vie est conservée.
Mon père pouvait-il immoler son enfant!

GUILLAUME.

Je ne vois plus, je me soutiens à peine:
Est-ce bien toi, mon fils? Je succombe au bonheur.

JEMMY, entr'ouvrant les vêtements de Guillaume.

Ah! secourez mon père!...

GESLER.

Il échappe à ma haine.
(Apercevant la seconde flèche.)
Que vois-je?

GUILLAUME.

Ah! j'ai sauvé mon trésor le plus cher!

GESLER.

A qui destinais-tu ce trait?

GUILLAUME.

A toi, Gesler!

GESLER.

Tremble!

GUILLAUME, embrassant son fils.

Je n'ai plus peur.

GESLER.

Rodolphe, qu'on l'enchaîne

SCÈNE III.

LES MÊMES, MATHILDE, ET PAGES DE SA SUITE.

FINAL.

MATHILDE.

Qu'ai-je appris? sacrifice affreux!

SUISSES.

Faut-il encore trembler pour eux?

SOLDATS.

Ils doivent périr tous les deux.

GESLER, à Mathilde.

Je n'abrégerai point des jours si misérables,
Je l'ai promis; mais tous deux sont coupables,
Et tous deux dans les fers attendront le trépas.

MATHILDE.

Quoi! son fils?... un enfant! seigneur, il faut m'entendre!

GESLER.

L'ordre est donné, rien ne peut le suspendre.
Le fils aussi.

MATHILDE.

Vous ne l'obtiendrez pas.
Au nom de l'empereur je le prends sous ma garde.
Quand tout un peuple indigné nous regarde,
Osez l'arracher à mes bras!

RODOLPHE.

Cédez: Guillaume au moins nous reste.

FEMMES DE MATHILDE.

Heureux secours! bonté céleste!

SOLDATS.

Cédons : Guillaume au moins nous reste.

SUISSES.

Pour toi, Guillaume, ô sort funeste!
Des fers puniront ta vertu.

RODOLPHE.

Ils murmurent; les entends-tu?

GESLER.

L'audace du captif a passé dans leur haine.
Sur les eaux, cette nuit, vers Kusnac je l'entraîne.

RODOLPHE.

Sur les eaux! mais les vents, l'orage?...

GESLER, en montrant Guillaume enchaîné.

Vain effroi!
L'habile nautonnier n'est-il pas avec moi?
Au château-fort que le lac environne
L'attend un supplice nouveau.

PEUPLE.

Grâce! grâce!

GESLER.

Apprenez comment Gesler pardonne
Aux reptiles je l'abandonne,
Et leur horrible faim lui répond d'un tombeau.

JEMMY.

O mon père!

GUILLAUME.

O Jemmy!

PEUPLE.

Grâce!

GESLER.

Jamais.

MATHILDE.

Barbare!

EMSEMBLE.

GESLER.

L'audace les égare :
De leur sang être avare,
C'est trahir mon courroux.

JEMMY, à Mathilde.

Quand l'ordre d'un barbare
D'un père me sépare,
Le seconderez-vous?

SOLDATS, à Gesler.

L'audace les égare :
De leur sang être avare,
C'est te perdre avec nous.

MATHILDE.

C'est sa mort qu'il prépare :
De son fils je m'empare,
Qu'il s'éloigne avec nous!

GUILLAUME.

Quand ma mort se prépare,
Que mon fils, ô barbare!
Se dérobe à tes coups!

RODOLPHE.

L'audace les égare :
De leur sang être avare,
C'est te perdre avec nous.

GESLER.

Peuple, qu'on se retire
Ou le coupable expire.
(Touchant sa dague.)
J'en atteste ce fer.

(A ces mots succède un moment de stupeur parmi le peuple.)

GESLER, à demi-voix.

Ils gardent le silence,
Ils craignent ma vengeance.

SOLDATS.

Ils gardent le silence,
Ils craignent sa vengeance.

SUISSES.

Assurons en silence
Les coups de la vengeance.

GUILLAUME.

Anathème à Gesler.

RODOLPHE ET SOLDATS.

Subir tant d'insolence,
O tourments de l'enfer.

SUISSES.

Écoutez la sentence :
Anathème à Gesler!

GESLER, montrant les Suisses.

Si l'un d'eux s'avance,
(Désignant Tell.)
Qu'il tombe sous ce fer.

SOLDATS.

Vive, vive Gesler!

SUISSES.

Anathème à Gesler.

ACTE QUATRIÈME.

Habitation du vieux Melcthal.

SCÈNE I.

ARNOLD, seul.

Ne m'abandonne point, espoir de la vengeance!
Guillaume est dans Altorf, et mon impatience
Presse le moment des combats.
Dans cette enceinte quel silence!
J'écoute : je n'entends que le bruit de mes pas.
Entrons... Quelle terreur secrète!
Devant le seuil malgré moi je m'arrête;
Mon père est mort; je n'y rentrerai pas.

AIR.

Asile héréditaire,
Où mes yeux s'ouvrirent au jour,
Hier encor ton abri tutélaire
Offrait un père à mon amour.
J'appelle en vain, douleur amère!
J'appelle, il n'entend plus ma voix!
Murs chéris qu'habitait mon père,
Je viens vous voir pour la dernière fois!

LE CHOEUR, en dehors.

Vengeance!

ARNOLD.

Quel espoir... j'entends des cris d'alarmes.
Ce sont mes compagnons, je les vois accourir.

SCÈNE II.

ARNOLD, CONFÉDÉRÉS.

LE CHOEUR.

La Suisse est dans les fers et nous sommes sans [armes;
Nous voulons tous la secourir.
Des armes! des armes!
Et nous saurons mourir.

ARNOLD.

Dès longtemps Guillaume et mon père
Ont prévu l'heure des combats;
Sous le rocher, au fond du chalet solitaire,
Courez armer vos bras!

LE CHOEUR.

Courons armer nos bras!

ARNOLD.

Non, plus de larmes inutiles,
Plus de plaintes stériles :
Gesler, tu périras!
Pour toi, qui prives ma tendresse
De mon père et de ma maîtresse,
Est-ce assez que le trépas?

LE CHOEUR, en rentrant.

Melcthal, que ton espoir renaisse!
Enfin le glaive arme nos bras.

ARNOLD.

Amis, amis, secondez ma vengeance
Si la patrie est dans les fers,
Brisons-les avec notre lance;
D'Altorf les chemins sont ouverts.
Suivez-moi!... d'un tyran perfide
Trompons l'espérance homicide :
Que Guillaume échappe à ses coups!

LE CHOEUR.

D'un tyran cruel et perfide,
Trompons l'espérance homicide :
Cette tâche est digne de nous.

ARNOLD et LE CHOEUR.

Sur { mes / tes } pas,
Aux combats!
Ou la victoire ou le trépas.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Vue du rocher situé au pied de l'Oschsenberg. Il est baigné par le lac des Quatre-Cantons. Des nuages épais, précurseurs de la tempête, bornent l'horizon. On découvre pourtant, sur une haute éminence, la maison de Tell. Dans cette enceinte, hérissée d'écueils, les flots se brisent avec furie.

HEDWIGE, FEMMES SUISSES.

CHOEUR DE FEMMES.

Où vas-tu? ta douleur t'égare.
N'entends-tu pas nos ennemis?

HEDWIGE.

Je veux voir Gesler : je les suis.

CHOEUR.

Et qu'obtiendras-tu du barbare?

HEDWIGE.

La mort! Je la désire. Il triomphe, et je vis,
Quand je n'ai plus d'époux, quand je n'ai plus de fils!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MATHILDE, JEMMY, ET PAGES DE LA SUITE DE LA PRINCESSE.

JEMMY. (Hors de la scène.)

Ma mère!

HEDWIGE.

On a parlé! cette voix douce et tendre.

JEMMY.

Ma mère!

HEDWIGE.

Je crois l'entendre!
C'est lui! c'est mon enfant! O bonheur! Mais hélas!
Ton père ne suit point tes pas.

JEMMY.

A son indigne chaîne il saura se soustraire.
(Montrant Mathilde.)
Crois-en notre appui tutélaire.

HEDWIGE.

Princesse, en l'écoutant, je ne vous voyais pas.
O protectrice auguste et chère,
Hedwige tombe à vos genoux.

TRIO.

MATHILDE.

Je rends à votre amour un fils digne de vous.
Ce fils, malgré son âge,
Est grand par son courage;
Et quand ma voix présage
Un terme à vos douleurs,
Ce n'est qu'un juste hommage
Offert à vos malheurs.

HEDWIGE et JEMMY.

Mathilde à nos chalets promet des jours plus doux.
Du ciel après l'orage
Elle est pour nous l'image;
Et quand sa voix présage
Un terme à nos douleurs,
L'espoir prend son langage
Et vient sécher nos pleurs.

HEDWIGE.

Quoi! dans nos maux, acceptant un partage,
Vous demeurez sur ce triste rivage,
Vous l'ornement, vous l'orgueil d'une cour.

MATHILDE.

De Guillaume captif je veux être l'ôtage,
Et ma présence ici répond de son retour.

HEDWIGE.

Son retour! n'est-ce point une espérance vaine :
D'Altorf que ne l'arrachons-nous?

JEMMY.

Il n'est plus dans Altorf.

MATHILDE.

Sur le lac on l'entraîne.

HEDWIGE.

Sur le lac! Et déjà l'ouragan se déchaîne;
Partout la mort pour mon époux.

JEMMY.

Quel souvenir m'éclaire!
Réparons un oubli fatal;
Que de la liberté brille enfin le signal!

HEDWIGE.

Qu'espères-tu?

JEMMY.

Sauver mon père.
Tout un peuple se lève à ce feu tutélaire;
Et quels que soient les bords où Gesler descendra,
La vengeance l'y recevra!
(Il sort.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, MOINS JEMMY.

MATHILDE.

Quel bruit éclate sur nos têtes?

HEDWIGE.

C'est la mort qui s'avance à la voix des tempêtes :
Guillaume périra!...

PRIÈRE.

HEDWIGE.

Toi qui du faible es l'espérance,
Sauve Guillaume, ô Providence!
Dans leurs projets, dans leur vengeance,
Trompe et confonds nos ennemis.
Brise le joug qui nous opprime;
Dans l'oppresseur punis le crime,
Sauve Guillaume! Il meurt victime
De son amour pour son pays.

HEDWIGE, MATHILDE et LE CHOEUR.

Sauve Guillaume! Il meurt victime
De son amour pour son pays.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LEUTHOLD.

LEUTHOLD.

Je l'ai vu! Je l'ai vu! Guillaume sur ces rives,
Par la tempête est rejeté.
Ses mains cessent d'être captives :
Le gouvernail cède à sa volonté.

HEDWIGE.

Si Guillaume, malgré l'orage,
Peut approcher de ce rivage,
Je réponds de sa liberté.

MATHILDE.

Courons à lui.

TOUS.

Courons à lui.

SCÈNE VII.

L'orage est dans toute sa force. GUILLAUME, GESLER, SOLDATS. — Guillaume aborde et repousse du pied la barque au milieu des vagues.

SCÈNE VIII.

GUILLAUME, HEDWIGE, JEMMY.

HEDWIGE.

Je te revois!

JEMMY.

Mon père!

HEDWIGE.

O retour plein de charmes!

GUILLAUME, montrant la maison qui brûle.

Quelle flamme brille à mes yeux?

JEMMY.

Au défaut d'un bûcher d'alarmes,
Moi-même j'embrasai le toit de nos aïeux,
Mais du moins j'ai sauvé tes armes.

GUILLAUME, saisissant l'arc et la flèche qu'on lui présente.

Gesler tu peux venir.

SCÈNE IX.

Les Mêmes, GESLER, Soldats.

CHOEUR DE SOLDATS.

En vain il veut nous fuir :
Suivons, suivons sa trace.

GESLER.

Qu'il ne trouve sa grâce,
Que dans le coup mortel.

HEDWIGE.

C'est lui!

GUILLAUME, à sa femme et à son fils.

Retirez-vous; que la Suisse respire!
A toi Gesler!

GESLER. (Frappé au haut du rocher.)

J'expire!
C'est la flèche de Tell!

(Il tombe dans le lac.)

LES GARDES, fuyant.

C'est la flèche de Tell.

JEMMY, HEDWIGE.

O jour de délivrance!
Sa mort termine enfin nos maux.

GUILLAUME.

De Dieu reconnais l'assistance.

JEMMY.

Rien n'a pu le soustraire au trait de la vengeance,
Ses richesses ni sa puissance,
Ses supplices ni ses bourreaux.

SCÈNE X.

Les Mêmes, WALTER et des Confédérés, MATHILDE.

WALTER.

A ces signaux de flamme enfin cessons de craindre;
Il faut du sang pour les éteindre,
Il faut le sang de l'oppresseur.
Mais que vois-je? Guillaume! Il est libre, ô bonheur!
Volons vers le tyran.

GUILLAUME.

Que veux-tu?

WALTER.

Qu'il succombe

GUILLAUME.

Dans le lac va chercher sa tombe.

(Mathilde entre à cette réponse de Guillaume.)

TOUS.

Honneur, honneur
Au bras libérateur.

GUILLAUME.

Point de vaine espérance,
Tant que d'Altorf les créneaux orgueilleux
Commanderont à notre obéissance.

SCÈNE XI.

Les Mêmes, ARNOLD et le reste des trois cantons.

ARNOLD, présentant à Guillaume le chapeau qui flottait au troisième acte sur le château d'Altorf.

Tu n'as plus à former de vœux,
Altorf est en notre puissance.

TOUS.

Victoire! Altorf est en notre puissance!

ARNOLD.

Pourquoi ta présence, ô mon père!
Manque-t-elle au bonheur de l'Helvétie entière.

L'orage, entièrement dissipé, laisse voir, dans toute sa beauté, une partie de la Suisse. Une multitude de barques pavoisées voguent sur le lac des Quatre-Cantons. Les montagnes qui dominent Fluelen, surmontées encore par les grands glaciers frappés des rayons du soleil, couronnent le tableau,

GUILLAUME.

Tout change et grandit en ces lieux.
Quel air pur!

HEDWIGE.

Quel jour radieux!

JEMMY.

Au loin quel horizon immense!

MATHILDE.

Oui, la nature sous nos yeux
Déroule sa magnificence.

GUILLAUME.

A nos accents religieux,
Liberté, redescends des cieux,
Et que ton règne recommence!

TOUS.

Liberté, redescends des cieux,
Et que ton règne recommance.

FIN DE GUILLAUME TELL.

Paris. — Imprimerie de Dubuisson et Cie, rue Coq-Héron, 5.